

**Au lieu d'une enfance heureuse,  
nous avons eu la guerre**

**(Partie I)**

**Paulo Faria**

Traduction de Felipe Cammaert

Pendant l'hiver 1942, Ernst Jünger, capitaine de l'armée allemande âgé de 47 ans, s'est rendu dans le Caucase. Il vient de Paris, où il a passé la plus grande partie de la Deuxième Guerre Mondiale, sa seconde grande guerre, pour se rendre dans ce coin du front est. Une fois sur place, et après s'être entretenu avec les troupes sur le terrain et avoir visité quelques communes sur les routes montagneuses, il consigne dans son journal de guerre ses impressions sur ces combats, une réalité jusqu'alors inconnue pour lui. Dans le Caucase, comme par ailleurs sur tout le front est, les partisans étaient légion dans l'arrière-garde : personne ne respectait les prétendues lois de la guerre. On ne faisait pas de prisonniers et aucun des deux camps ne donnait de répit à l'ennemi. Lorsqu'elles étaient cerclées, les troupes russes, mais surtout les partisans, sachant ce qui les attendait, résistaient jusqu'au dernier homme. Jünger raconte un épisode qui lui a été transmis : pendant l'hiver précédant sa visite, un traîneau qui transportait des officiers russes s'égara et finit dans les lignes allemandes. Lorsqu'ils constatèrent leur erreur, les Russes prirent des grenades à main et se suicidèrent en les activant. « J'ai appris ici des choses qui relèvent purement et simplement de la zoologie », écrit-il. Il exprime son désarroi vis-à-vis de cette manière de faire la guerre, qu'il compare à « un combat entre des bêtes » ou à « une guerre menée entre athées ». Et Jünger de rajouter que, selon lui, toutes les guerres ne se ressemblent pas. D'un côté, il y a la guerre qui ennoblit les hommes, qui les glorifie, qui fait émerger le côté le plus élevé de chacun de nous. De l'autre, il y a la guerre abjecte, dépourvue de toute grandeur. « La guerre n'est pas un

gâteau, que les parties en présence se partagent tout entier; il reste toujours un morceau commun. C'est la part divine qui est soustraite à la bataille, et qui soustrait le combat aux règles de la pure zoologie et des puissances démoniaques. »

Jünger était quelqu'un de passionnant, un homme cultivé, un grand lecteur, mais certains aspects de l'expérience humaine lui échappaient complètement. Toutes proportions gardées, il me rappelle mon grand-père, qui était une personne cultivée, lettrée, possédant un sens de l'humour aigu, salazariste convaincu, germanophile et aux affinités déclarées avec les nazis. Une fois, dans les années 1970, mes frères et moi, nous l'avons interrogé sur Hitler et sur la Deuxième Guerre Mondiale. Et, après avoir livré ses considérations sur le débarquement de l'armée soviétique à Berlin, il finit par balbutier : « Hitler a essayé de défendre l'Europe contre le péril jaune. » Dès le moment où j'entendis ces propos, encore très jeune et pratiquement sans connaissances sur l'histoire européenne, mon instinct me dit que mon grand-père n'avait rien compris. Je ressentis la même chose lorsque j'ai lu ces phrases dans le journal de Jünger : cet homme n'a rien compris, je me suis dit. Il connut les tranchées, fut blessé plusieurs fois, côtoya la mort, vit tant de souffrance et tant d'horreur et, malgré tout cela, il n'a rien compris. La guerre sur le front est en 1942 ne fut pas une circonstance exceptionnelle, elle ne marqua pas la dégénérescence d'une noble cause. Elle fut la conséquence logique, le prolongement naturel de Verdun, de la Somme, du Chemin des Dames. Croire que les dieux de l'Olympe descendirent des cieux dans leurs chars pour guider les guerriers de 1916 parmi la pluie d'obus et les nuages de gaz moutarde est tout aussi absurde, tout aussi monstrueux et tout aussi dépourvu de clairvoyance que d'affirmer qu'Hitler fut un rempart contre les hordes mongoles.

Nous sommes dans le bois de Beaumarais avec Noël Genteur, dans la vallée de l'Aisne. Plus loin, se dresse le plateau du Chemin des Dames. Pendant près de trois ans, les Français demeurèrent retranchés dans ce bois, face à face avec les Allemands. Nous sommes venus pour

tenter de comprendre comment ils ont pu vivre ici. Dans *Guerre et Paix*, Tolstoï écrit que l'invasion de la Russie en 1812 a été possible seulement parce que des millions d'hommes, dont le pouvoir résidait en fin de compte entre leurs propres mains, ont pris la décision de traverser la frontière, de transporter des canons, d'actionner des fusils, tout cela afin de concrétiser la volonté du fragile empereur Napoléon, ainsi que celle du fragile tzar Alexandre. La Grande Guerre n'a été possible que parce que des millions d'hommes ont décidé de supporter des souffrances indescriptibles. Quel a été leur soutien ? Où puisèrent-ils les forces et le courage pour accomplir un tel exploit ? Comment ont-ils nourri ce courage ? La menace des conseils de guerre et des exécutions suffisait-elle à tous les attacher à cet endroit ? Y avait-il des Ernst Jünger dans le camp français ? Il devait certainement y en avoir. Nous avançons dans la forêt. « En effet, ce sont des trous d'obus. Et, ici, ce sont des tranchées. La première ligne se composait de trois tranchées, séparées entre elles de vingt ou trente mètres. » Noël Genteur veut que nous saisissons tous les détails, il tient à faire de nous des porteurs de mémoire. « Là derrière, cinq-cents mètres ou un kilomètre plus loin, se trouvait la deuxième ligne, avec trois autres tranchées, au cas où celles-ci tomberaient entre les mains des ennemis. Et il y avait encore une troisième ligne, encore plus loin en arrière. » Nous pénétrons dans le fossé aux contours arrondis, peu profond. La pluie et la neige de cent hivers ont rempli ces tranchées de terre jusqu'au trois-quarts.

Ernst Jünger a écrit un livre sur son expérience dans la Grande Guerre, *Orages d'Acier*, un ouvrage classique de la littérature de guerre. L'enthousiasme dont il fait preuve pour décrire la plupart des épisodes de cette boucherie ne laisse aucun doute sur le fait que la guerre fut pour lui une expérience enivrante. En 1918, au cours d'un assaut sur les lignes anglaises, il se retrouva côte à côte avec un officier d'un autre régiment, jeune comme lui, l'un comme l'autre se montrant émerveillés face au succès de la charge. « Notre enthousiasme commun nous rapprocha dans ces quelques instants comme si nous nous étions connus depuis des années. Le bond suivant nous sépara pour

toujours. » Était-ce bien cela que Jünger cherchait dans la guerre, cette communion fébrile, virile, éphémère, mais pourtant très intense entre deux êtres ? Quelques pages plus loin, il propose cette réflexion : « La bataille lie, tandis que l'inaction disperse. » C'est comme si seule la guerre permettait aux hommes de goûter à ce nectar normalement réservé aux dieux. Comme si seule la guerre assurait une véritable communion.

Cécile demande qui creusait les tranchées. Noël Genteur répond que c'étaient les soldats, toujours la nuit. Sans machines, sans pelleuses, juste avec une pelle et une pioche. Le front ouest s'étendait tout au long de 750 kilomètres, de la Mer du Nord jusqu'à la Suisse. « Un copain historien a mesuré les kilomètres de tranchées que les soldats français ont creusés pendant la guerre. Essayez de deviner le chiffre auquel il est arrivé. » Mes filles avancent leurs hypothèses : trois mille, quatre mille. Noël Genteur marque une pause, les laisse lâcher des chiffres à l'aveuglette, comme si certaines choses ne pouvaient pas être prononcées tout de suite mais devaient mûrir pour être ensuite cueillies avec soin. Puis il laisse tomber un chiffre, comme quand on jette une pierre dans l'eau. « Soixante-quinze mille kilomètres. » Une pause. « Soixante-quinze mille kilomètres, deux fois le périmètre de la Terre, tout cela creusé à la force des bras. »

Quand mon père est mort, je suis allé à la recherche des anciens combattants qui ont lutté à ses côtés au Mozambique. Ils m'ont tous dit qu'ils ont beaucoup souffert en Afrique, ils m'ont tous confié leurs misères et leurs malheurs, mais surtout aucun d'entre eux n'a fait l'impasse sur les amitiés liées sur place. L'un d'entre eux, le sergent Gamito, un homme extraordinaire, m'a dit une fois : « La guerre fut une chose horrible, mais on y a tissé des amitiés pour la vie. Là-bas dans la brousse tout ce qui était pour un était pour tous. On partageait tout, des liens indestructibles se sont créés. » Michael Herr, correspondant de guerre du magazine *Esquire* et bien plus tard scénariste du film *Full Metal Jacket*, de Stanley Kubrick, s'est rendu au Vietnam en novembre 1967, au même moment où mon père débarquait au Mozambique pour

la Guerre Coloniale. Dans *Putain de Mort (Dispatches)*, un autre grand classique de la littérature de guerre, il a écrit : « Je crois qu'au lieu d'une enfance heureuse, nous avons eu le Vietnam ».

« Les Allemands étaient juste là, dans ce bosquet, à deux cents mètres d'ici, » souligne Noël Genteur. « Le 16 avril 1917, au premier jour de l'offensive du Chemin des Dames, le 208<sup>e</sup> régiment d'infanterie française occupait ce secteur. Nous connaissons le témoignage d'un lieutenant qui sortit des tranchées avec sa compagnie à l'heure indiquée, six heures du matin. Deux-cent cinquante hommes. Au bout de quatre-vingts mètres, ils durent s'arrêter. Ils se cachèrent dans des trous d'obus. Cette plaine que vous voyez, tellement plate, était toute cabossée, on eût dit un paysage lunaire. À la tombée de la nuit, lorsque le lieutenant réussit à battre en retraite avec les survivants vers leur point de départ, il ne restait que dix-sept hommes. » Une pause. Noël Genteur répète toujours les chiffres, pour que nous les imprimions bien. « Dix-sept hommes sur deux cent cinquante. »

Dans ses mémoires, Louis Barthas, tonnelier, pacifiste et socialiste, expose une vision diamétralement opposée de celle de Jünger sur la Grande Guerre. À quelques kilomètres de la ligne de front, un train percute un véhicule d'artillerie et tue trois soldats. Les morts sont enterrés dans un champ, dans l'indifférence générale. « On ne s'attendrissait guère que sur son propre sort. » Et Barthas de conclure : « La guerre est la meilleure école de l'égoïsme. »

D'après Francisca, le bois où se trouvaient les Allemands est trop loin. À première vue, deux cents mètres semblent une distance considérable. Comment combattait-on donc ? « Déjà à l'époque, les fusils de guerre avaient une portée de trois kilomètres. Pour être tireur d'élite, il fallait atteindre avec une balle un carré de quinze centimètres, à une distance de huit cents mètres. C'est encore le cas. » Noël Genteur a été soldat ; il sait de quoi il parle. « Deux cents mètres, ce n'est rien pour un tireur d'élite. Beaucoup d'hommes sont morts en se relevant pour regarder par-dessus le rebord de la tranchée. Les soldats étaient

des êtres nocturnes, personne n'avait le droit de s'exposer en plein jour, ils étaient cachés toute la journée. »

Jünger tient toujours des propos fort révélateurs sans s'en rendre compte. L'un de ses hommes est blessé à la trachée par un éclat d'obus. Jünger lui rend visite à l'hôpital et déclare : « le blessé ne pouvait pas parler et fixait sur ses sauveteurs un regard impuissant de bête torturée. » Le soldat décède au bout de quelques jours. Une autre fois, caché dans un abri, Jünger observe le panorama du bois de Saint-Pierre-Vaast, dans la Somme, et voit au loin les troupes en mouvement fustigées par les obus, les groupes d'hommes prenant la fuite à la hâte et se jetant par terre. Et voici tout ce qu'il parvient à dire : « J'y eus souvent, et notamment aux heures de pénombre, l'impression d'une vaste steppe peuplée d'animaux. » Il est probable qu'en composant son journal, en 1942, Jünger ne se rappelle plus ces passages, écrits vingt-cinq ans auparavant. C'est la seule explication à son incapacité à voir que déjà au moment de la Grande Guerre il avait écrit de nombreuses images qui relevaient, tout simplement, du domaine de la zoologie.

Pour tromper le froid, Alexandra et les filles veulent aller jusqu'au bois où se trouvaient les lignes allemandes. Noël Genteur et moi, nous les voyons s'éloigner par le champ labouré, toutes les quatre se tenant par le bras, très serrées. Noël Genteur me dit qu'elles marchent sur des morts, comme lui et moi, d'ailleurs. Toute cette terre déborde de morts, c'est une fosse commune à ciel ouvert. Il m'interroge sur les raisons de mon intérêt pour la Grande Guerre. Son intérêt à lui, inutile de l'expliquer : il travaille ces champs, tous les ans il fait sa cueillette d'obus, il est descendant direct de ceux qui ont enduré la guerre dans leur propre chair, il marche pendant toute l'année sur les morts de la Grande Guerre. Mais, moi, qu'est-ce qui m'amène ici ? Quand je me suis rendu au Mozambique pour visiter les lieux où mon père a fait la Guerre Coloniale, j'ai senti cette même interrogation dans tous les regards : « Qu'est-ce que tu fais ici ? » Dans mes voyages en Afrique, j'avais au moins le prétexte, la justification, d'une généalogie à laquelle m'agripper. Mais, ici, ce n'est pas le cas. Je parle à Noël Genteur

d'Ernst Jünger, des anciens combattants dans la guerre de mon père, de la fraternité des combats. Je lui dis que je veux comprendre comment une telle chose a pu arriver. Je veux comprendre comment Ernst Jünger a pu aimer cela. Je veux comprendre pourquoi j'aime autant lire Ernst Jünger.

Jünger raconte qu'un jour, alors que le soleil se levait, deux soldats britanniques se sont égarés et sont arrivés auprès des lignes allemandes. « Ils s'approchèrent le plus paisiblement du monde : l'un tenait à la main une grande gamelle ronde, l'autre un long bidon plein de thé. Tous deux furent abattus presque à bout pourtant ; l'un tomba avec le buste dans le chemin creux, tandis que ses jambes restaient accrochées au talus. » Jünger sent le besoin de se justifier : « Il n'était guère possible de faire des prisonniers dans cet enfer : comment aurait-on pu les ramener à travers la zone de tirs de barrage ? » Pendant la grande offensive allemande de 1918, un jeune soldat britannique capitule devant Jünger, mais ensuite il fait demi-tour et se réfugie à nouveau dans un abri. « Comme il persistait, en dépit de mes sommations, à ne pas vouloir quitter sa cachette, nous mîmes fin à ses hésitations de quelques grenades et poursuivîmes notre route. » Si j'avais pu interviewer Jünger, je lui aurais demandé quelle est la différence entre ces atrocités qu'il rapporte et le « combat entre des bêtes féroces » qu'il vit dans le Caucase en 1942.

Un jour, le sergent Gamito m'a dit : « En Afrique nous étions jeunes, nous faisons les choses sans réfléchir. Nous étions conscients que les premiers vingt-cinq, trente, kilomètres de la piste de Chicôco vers le nord étaient les pires en termes de mines. Mais, malgré cela, nous parcourrions des kilomètres et des kilomètres sans que quelqu'un de la compagnie soit aux avant-postes pour sonder le terrain à la recherche d'explosifs. Nous devions transporter une brigade de Chicôco vers Muítica. Les autres descendaient de Muítica et on se retrouvait à mi-chemin. Quand on allait partir de Chicôco, ou bien sur le chemin de retour, je demandais aux soldats : "Alors, on pique?" Parfois, c'était eux qui me demandaient : "Sergent, on pique?" Si je répondais

affirmativement, ils le faisaient sans broncher. Piquer le sol est très fatiguant, très pénible, mais personne ne s'en plaignait. Des centaines de fois, j'ai répondu : "Qu'en pensez-vous ? Mais non, on ne pique pas, on y va au hasard. Il n'y a pas de mines ici. Comme ça, on se dépêche." Et nous poursuivions notre route. Nous regardions l'heure. Des fois, une heure ou deux en plus voulait dire que l'on devait dormir dans la brousse au lieu de le faire à la caserne. "On y va !", je criais. Et nous continuions sans piquer, au doigt mouillé. » Et il rajouta après : « C'était comme une espèce d'ivresse, comme quand on joue aux cartes pour l'argent et que la mise est trop élevée, alors on se dit à soi-même : "Je m'en fous, on verra après." »

La deuxième fois que je me suis rendu au Mozambique, pendant l'été 2016, la guérilla de la Renamo avait repris les attaques. Une ambiance de pré-guerre civile s'était installée. Mon vol pour Maputo était un vendredi à dix-neuf heures. À midi, un copain qui habite à Cuamba, dans la province de Niassa, à quelques cent cinquante kilomètres de ma destination finale, Maúa, m'a envoyé un mail laconique : « Attaque de la Renamo à Maúa, mais viens de toute façon. » Je n'ai rien dit ni à Alexandra ni aux filles, et à dix-neuf heures j'étais assis dans l'avion. Dans le voyage de Maputo vers le nord j'ai commencé à me sentir de plus en plus malade. Malade de peur, bien sûr. J'avais tout le temps mal au côté, comme si j'étais épuisé après avoir couru des kilomètres. Sur toutes les télévisions, des images aux tonalités pastel défilaient, montrant les attaques des « bandits armés de la Renamo », comme disaient les journalistes. Sur les écrans, défilaient des voitures en feu, des blessés, des cadavres et beaucoup de soldats armés de kalachnikovs. Dans le Niassa, tous les Mozambicains parlaient de la guerre qui recommençait. À Cuamba, le jour où j'allais partir en quatre- quatre vers Maúa, je me suis réveillé chez mon copain et j'avais mal partout, je n'arrivais pas à respirer normalement et je pouvais à peine bouger. J'ai songé à faire marche arrière ; mes mains tremblaient pendant le petit déjeuner. Jusqu'à ce que je me sente envahi par une étrange sensation d'excitation, par un mélange d'ivresse et de



nonchalance qui me permit de me dire à moi-même : « Je m'en fous, on y va. » Et voici l'image que j'eus dans ma tête : l'aiguille remontant jusqu'au maximum le cadran de la plus primitive masculinité. Je me suis souvenu de Jünger, je me suis souvenu du sergent Gamito et je me suis dit à moi-même : « Tu ne peux pas les décevoir. » J'ai entendu le plus banal des chants des sirènes de la virilité à son état brut, je me suis senti appelé à dégainer ma carte de visite d'homme, de mâle, comme quand j'étais enfant. Ce n'est pas la peine d'y aller ici par quatre chemins. Ce matin-là, je ne me suis pas souvenu de Jünger, ni du sergent Gamito. Je me suis souvenu de mon père. J'ai vu l'eau qui remuait dans le verre que je tenais à la main, je me suis observé dans la glace et je me suis dit : « Il est hors de question que tu le déçoives. Tu vas faire la même chose que ton père a faite, tu vas t'engager dans des pistes hasardeuses vers des lieux dangereux. Il est exclu que tu fasses ton lâche. » J'ai dit au revoir à mon copain, je suis entré dans le quatre-quatre et on s'est mis en route. J'ai presque honte de l'avouer, mais je me suis senti stupidement euphorique, comme si je me défaisais des injures du passé. Lorsque j'avançais sur cette piste, à la rencontre d'une probable guerre, je me suis senti en communion avec Herr, avec le sergent Gamito. Et, chose incroyable, je me suis même senti en communion avec Jünger. Bien que cela puisse paraître bizarre, ce fut l'un des moments de ma vie où j'ai senti une plus grande communion avec mon père. C'est, après tout, précisément cela que je veux comprendre. Plus tard, à Maúa, j'ai fait part de cette appréhension à un villageois et il m'a répondu du ton le plus calme du monde : « Vous n'auriez pas dû vous faire du souci. Ils n'attaquent jamais deux fois de suite un même village. »

Normalement, Michael Herr n'aurait pas dû aller au Vietnam. Il y est allé parce qu'il l'a voulu, il a harcelé les responsables d'*Esquire* jusqu'à ce qu'ils l'envoient comme correspondant de guerre. Dans *Putain de Mort*, il écrit : « Pas un seul jour ne se passait sans que quelqu'un me demande ce que je faisais là. » C'est, au fond, la même question que Noël Genteur m'a posée. Herr sortait toujours de sa poche

la même excuse : il était en train d'écrire un livre. Moi-même, j'aurais pu dire la même chose : je suis ici pour écrire un livre. Dans un cruel geste de clairvoyance, Herr finit par expliquer que tous les Américains au Vietnam étaient unis par un lien étroit, des simples soldats jusqu'aux correspondants de guerre, en passant par les espions et les civils : « Quelque part, tous les chemins mythiques se croisaient, du plus ordinaire rêve érotique à la John Wayne jusqu'au plus haut fantasme de soldat-poète. Et, lorsque cela arrivait, je suis convaincu que tout le monde sur place savait tout sur les autres, chacun de nous était un volontaire, dans le vrai sens du mot. » C'est, en fin de compte, la même idée qu'expose Tolstoï dans *Guerre et Paix*. Et les soldats de la Grande Guerre, ces hommes qui ont tant souffert dans ces tranchées, ont-ils aussi été des volontaires ? Ils le furent effectivement, du moins en août 1914, pendant la grande ivresse initiale. Le 30 janvier 1968, date de mon premier anniversaire, le même jour où mon père a écrit sur son journal de guerre du fin fond du Niassa « Mon Paulo "patate" a un an ! », Herr a assisté sur place au début de la dévastatrice offensive du Tet. Il se trouvait dans le delta du Mékong, dans un campement des Forces d'Élite qui fut pris d'assaut par des unités de Vietcongs. Il dut mettre de côté sa neutralité de journaliste et, après avoir saisi une arme, il commença à tirer. Le lendemain matin, le terrain autour de la base militaire était jonché du corps des assaillants. En regardant la montagne de cartouches vides à ses pieds, Herr a résumé l'expérience en ces termes : « Je ne me souviens pas d'avoir été aussi fatigué, aussi transformé, aussi heureux. » Tout compte fait, il est probable que Jünger connaisse certains aspects de l'expérience humaine sur le bout des doigts. Si, au fond, on est tous volontaires dans la guerre, qu'est-ce que Herr est allé chercher au Vietnam ? Qu'est-ce que mon père est allé chercher au Mozambique ? Qu'est-ce que Jünger est allé chercher dans les tranchées ? Qu'est-ce que je suis venu chercher dans cet endroit ? Ruy Belo, poète portugais, a écrit :

*Rapportez-moi tout sauf l'enfance*  
*l'enfance est un lieu de souffrance*

Qu'est-ce que nous, hommes aux enfances malheureuses, cherchons donc dans la guerre ?

Alexandra et les filles ne parviennent pas à traverser le champ de labour, elles n'atteignent pas les anciennes lignes allemandes. Je les vois hésiter à mi-chemin, errer ci et là, revenir en arrière. Elles font demi-tour à peu près au même endroit où, le 16 avril 1917, le lieutenant et les soldats du 208<sup>e</sup> régiment d'infanterie ont vu leur avancée coupée par l'ennemi. Il était impossible d'aller au-delà. Il y avait trop de mitrailleuses allemandes dans les abris de béton armé, épargnées par le bombardement. Il y avait trop de fils barbelés que les obus français n'avaient pas réussi à couper.

Nous les regardons s'approcher de nous, toutes les quatre se tenant par le bras, en train de marcher sur les morts de la Grande Guerre avec leurs pas légers de femmes, probablement exemptées, en raison de leur condition féminine, de certaines exigences et élans autophagiques. Noël Genteur nous dit :

— Et maintenant je vais vous raconter comment les hommes ont vécu pendant trois ans dans ces tranchées du bois de Beaumarais.

Paulo Faria  
Mars 2019